100.—*Centième.*

Où est votre cousin? Il est à la cuisine. Votre cuisinière a-t-elle déjà fait la soupe? Elle l'a faite, car elle est déjà sur la table. Où est madame votre mère? Elle est à l'église. Votre sœur est-elle allée à l'école? Elle y est allée. Madame votre mère va-t-elle souvent à l'église? Elle y va tous les matins et tous les soirs. A quelle heure du matin va-t-elle à l'église? Elle y va aussitôt qu'elle se lève. A quelle heure se lève-t-elle? Elle se lève au lever du soleil. Vas-tu à l'école aujourd'hui? J'y vais Qu'apprends-tu à l'école? J'y apprends à lire, à écrire et à parler. Où est votre tante? Elle est allée au spectacle avec ma petite sœur. Mesdemoiselles vos sœurs vont-elles ce soir à l'opéra? Non madame, elles vont à l'école de danse. Ne vont-elles pas à l'école de français? Elles y vont le matin, mais non le soir. Monsieur votre père est-il allé à la chasse? Il n'a pas pu aller à la chasse, car il est enrhumé. Aimez-vous à aller à la chasse? J'aime mieux aller à la pêche que d'aller à la chasse. Monsieur votre père est-il encore à la campagne? Oui madame, il y est encore. Qu'y fait-il? Il va à la chasse et à la pêche. Avez-vous chassé à la campagne? J'ai chassé toute la journée. Jusqu'à quand êtes-vous resté chez ma mère? J'y suis resté toute la soirée. Y a-t-il longtemps que vous n'avez été au château? J'y ai été le mois dernier. Y avez-vous trouvé beaucoup de monde? Je n'y ai trouvé que trois personnes, le comte, la comtesse et leur fille.

101.—*Cent-unième.*

Avez-vous déjà loué une chambre? J'en ai déjà loué une. Où l'avez-vous louée? Je l'ai louée (dans la) rue Royale, numéro cent-cinquante-deux. Chez qui l'avez-vous louée? Chez l'homme dont le fils vous a vendu un cheval. Pourquoi votre père a-t-il loué une chambre? Il en a loué une pour son fils qui vient d'arriver de France. Pourquoi n'avez vous pas tenu votre promesse? Je ne me ressouviens pas de ce que je vous ai promis. Ne nous avez-vous pas promis de nous mener au concert mardi dernier? Je confesse que j'ai eu tort de vous le promettre; cependant le concert n'a pas eu lieu. Votre frère convient-il de sa faute? Il en convient. Votre

oncle, que dit-il de ce billet? Il dit qu'il est très bien écrit, mais il convient qu'il a eu tort de l'envoyer au capitaine. Convenez-vous de votre faute à présent? Je conviens que c'est une faute. Où avez-vous trouvé mon habit? Je l'ai trouvé dans la chambre bleue. Voulez-vous accrocher mon chapeau à l'arbre? Je veux l'y accrocher. Comment vous portez-vous aujourd'hui? Je ne me porte pas très-bien. Qu'avez-vous? J'ai uu violent mal de tête et un rhume de cerveau. Où vous êtes-vous enrhumé? Je me suis enrhumé hier soir en sortant du spectacle. Il a confessé ses péchés à la paroisse.

102.—*Cent-deuxième.*

Etes-vous prêt? Pas encore. Quand serez-vous prêt pour aller en France? Je serai prêt vers la moitié du mois prochain. Quelle belle maison? Elle n'est pas si belle que vous le croyez. Cette dame s'habille bien, et elle porte beaucoup de bijoux pour appeler l'attention. Elle paraît très bien. Elle ressemble beaucoup à sa mère.

Monsieur N. chante mieux que son frère. On dit que celui-ci est meilleur musicien. Ce pain est mouillé. Il prend tous les matins du pain trempé dans du vin. A peine six hommes pouvaient mouvoir cette pierre. C'est la mauvaise conduite de vos enfants qui me pousse à parler ainsi. Trempez la soupe. Mouillez cette chemise. Trempez la plume dans l'encre.

103.—*Cent-troisième.*

Voulez-vous diner avec nous aujourd'hui? Avec beaucoup de plaisir. Quels mets avez-vous (qu'avez-vous à diner?) Nous avons de bonne soupe, de la viande fraîche et de la viande salée. Aimez-vous les légumes? Je les préfère à tout autre aliment. Etes-vous prêt à diner? Je suis prêt. Comptez-vous bientôt partir? Je compte partir la semaine prochaine. Voyagez-vous seul? Non madame, je voyage avec mon oncle. Voyagez-vous à pied ou en voiture? Nous voyageons en voiture. Avez-vous rencontré quelqu'un dans votre dernier voyage à Berlin? Nous avons rencontré beaucoup de voyageurs. A quoi comptez-vous passer le temps cet été? Je compte faire un petit voyage. Avez-vous beaucoup marché dans votre dernier voyage? Non, j'aime beaucoup à marcher,

mais mon oncle aime à aller en voiture. N'a-t-il pas voulu marcher? Il a voulu marcher d'abord; mais il a voulu monter en voiture après avoir fait quelques pas, de sorte que je n'ai pas beaucoup marché. Qu'avez-vous fait aujourd'hui à l'école? Nous avons écouté notre professeur. Que faites-vous toute la journée dans ce jardin? Je m'y promène. Qu'est-ce qui vous y attire? Le chant des oiseaux m'y attire. Y a-t-il des rossignols? Il y en a, et l'harmonie de leur chant me charme.

104.—*Cent-quatrième.*

A quoi votre nièce s'amuse-t-elle? Elle lit beaucoup et elle écrit des lettres à sa mère. A quoi votre oncle s'amuse-t-il dans sa solitude? Il s'occupe de peinture et de chimie. Ne fait-il plus d'affaires? Il n'en fait plus, car il est trop âgé pour en faire. Pourquoi se mêle-t-il de vos affaires? Il ne se mêle pas ordinairement des affaires des autres, mais il se mêle des miennes, parce qu'il m'aime. Votre maître vous a-t-il fait répéter votre leçon aujourd'hui? Il me l'a fait répéter. L'avez-vous sue? Je l'ai sue assez-bien. Avez-vous aussi fait des thèmes? J'en ai fait, mais qu'est-ce que cela vous fait, je vous prie? Je ne me mêle pas ordinairement des choses qui ne me regardent pas, mais je vous aime tant que je m'intéresse beaucoup à ce que vous faites. Quelqu'un se soucie-t-il de vous? Personne ne se soucie de moi, car je n'en vaux pas la peine. Qui est-ce qui corrige vos thèmes? Mon maître les corrige. Comment les corrige-t-il? Il les corrige en les lisant, et en les lisant il me parle. Mademoiselle votre sœur chante-t-elle en dansant? Elle chante en travaillant, mais elle ne peut pas chanter en dansant. Votre mère est-elle partie? Elle n'est pas encore partie. Quand partira-t-elle? Elle partira demain soir. A quelle heure? A sept heures moins un quart. Vos sœurs sont-elles arrivées? Elles ne sont pas encore arrivées, mais nous les attendons ce soir. Passeront-elles la soirée avec nous? Elles la passeront avec nous, car elles m'ont promis de le faire. Où avez-vous passé la matinée? Je l'ai passée à la campagne. Allez-vous tous les matins à la campagne? Je n'y vais pas tous les matins, mais deux fois par semaine. Pourquoi votre nièce n'est-elle pas venue me voir? Elle est très malade, et elle a passé toute la journée dans sa chambre.

105.—*Cent-cinquième.*

Je pense aller ce soir au bal, car j'espère m'y amuser. Il est probable que j'irai aussi. Ce mot est correct selon le dictionnaire de l'Académie. L'enfant vient de passer, et la nourrice court après lui. Etes-vous pressé? Je suis bien pressé. Je dois m'en aller le plus tôt possible. Cet homme, que veut-il? Il sollicite un emploi. Il a servi sous les ordres du Général T. De quoi avez-vous besoin? Je n'ai besoin de rien. J'ai tout ce que je peux désirer. Est-ce que la poste est arrivée? Elle vient d'arriver. Elle n'est pas encore arrivée. Voulez-vous venir avec moi au concert? J'irai avec beaucoup de plaisir. Que nous dites-vous de bon? Rien de particulier. Comment se porte monsieur votre frère? Très-bien merci. Présentez-lui mes respects. Je le ferai avec beaucoup de plaisir. Quand partez-vous? Je compte partir vers la moitié de la semaine prochaine. Est-ce la coûtume dans cette ville que les dames se promènent dans les rues toutes seules? Certainement, non seulement dans cette ville; mais aussi dans toutes les autres villes des Etats-Unis. Pourquoi ce jeune homme cherche-t-il toujours des querelles? Je ne sais pas. Est-il bien élevé? Il l'est. Tôt ou tard il trouvera son maitre. Cela ne lui fait rien; il fait toujours ce qu'il veut, arrive ce qui pourra.

Il y a beaucoup de gens qui vivent pour manger, et peu qui mangent seulement pour vivre. Le bon gouvernement d'un état exige plusieurs ministres pour le détail de l'administration, et un seul prince pour le commandement. Changer les affaires. Les oiseaux changent de plumes ó muent tous les ans. Changez vos habits. Cette maison est trop humide, voilà pourquoi je veux déménager. Si vous ne travaillez pas, vous serez retenu. Pierre est mort. Il a tué un homme.

106.—*Cent-sixième.*

Vos parents iront-ils demain à la campagne? Ils n'iront pas, car il fait trop de poussière. Irons-nous nous promener aujourd'hui? Non, car il fait trop sale dehors. Voyez-vous le château de ma tante derrière cette montagne-là? Je le vois. Y entrerons nous? Nous y entrerons, si cela vous plait. Voulez-vous entrer dans cette chambre? Je n'y entrerai pas, car

il fait de la fumée. Je vous souhaite le bonjour, madame. Ne voulez-vous pas entrer? Ne voulez-vous pas vous asseoir? Je m'assiérai sur ce fauteuil. Voulez-vous me dire ce qu'est devenu votre frère? Je vais vous le dire. Où est votre sœur? Ne la voyez-vous pas? Elle est assise sur le banc. Votre père est-il assis sur le banc? Non, il est assis sur la chaise. As-tu dépensé tout ton argent? Je n'ai pas tout dépensé. Combien t'en reste-t-il? Il ne m'en reste pas beaucoup; il ne me reste plus que dix piastres. Combien d'argent reste-t-il à tes sœurs? Il ne leur reste plus que trois piastres. Vous reste-t-il assez d'argent pour payer votre tailleur? Il m'en reste assez pour le payer; mais si je le paie, il ne m'en restera guère. Combien d'argent restera-t-il à vos frères, quand ils auront payé leur chevaux? Il leur restera cent écus. Quand irez-vous à Paris? J'irai aussitôt que j'aurai appris le français. Quand vos frères iront-ils en France? Ils iront aussitôt qu'ils sauront le français. Quand l'apprendront-ils? Ils l'apprendront quand ils auront trouvé un bon maître.

107.—*Cent-septième.*

Votre père est-il enfin arrivé? Tout le monde dit qu'il est arrivé; mais je ne l'ai pas encore vu. Etes vous content de votre domestique? J'en suis très content, car il est propre à tout. Que sait-il? Il sait tout. Sait-il monter à cheval? Il le sait. Votre frère est-il enfin revenu d'Angleterre? Il en est revenu, et il vous a amené un beau cheval. A-t-il dit à son palefrenier de me l'amener? Il lui a dit de vous l'amener. Que dites-vous de ce cheval? Je dis qu'il est beau et bon, et je vous prie de le mener à l'écurie. A quoi avez-vous passé le temps hier? J'ai été au concert et ensuite au spectacle. Quand cet homme est-il descendu dans le puits? Il y est descendu ce matin. Est-il déjà remonté? Il y a une heure qu'il est remonté. Où est votre frère? Il est dans sa chambre. Voulez-vous lui dire de descendre? Je veux le lui dire; mais il n'est pas encore habillé. Votre ami est-il toujours sur la montagne? Il en est déjà descendu. Avez-vous descendu ou remonté la rivière? Nous l'avons descendue. Mon cousin vous a-t-il parlé avant de partir? Il m'a parlé avant de monter en voiture. Avez-vous vu mon frère? Je l'ai vu avant de monter sur le vaisseau. Vaut-il mieux aller en voiture que de monter sur un vaisseau? Ce n'est pas la peine de

monter en voiture, ni de monter sur un vaisseau, quand on n'a pas envie de voyager.

108.—*Cent-huitième.*

Que faisiez-vous lorsque vous demeuriez dans ce pays? Quand nous y demeurions, nous allions souvent à la pêche. N'alliez-vous pas vous promener? J'allais me promener quelquefois. Vous levez-vous de bonne heure? Pas si tôt que vous; mais quand je demeurais chez mon oncle, je me levais de meilleure heure que je ne fais maintenant. Gardiez-vous le lit quelquefois, lorsque vous demeuriez chez votre oncle? Quand j'étais malade, je gardais le lit toute la journée. Y a-t-il beaucoup de fruit cette année? Je ne le sais pas; mais l'été dernier, lorsque j'étais à la campagne, il y avait beaucoup de fruit. A quoi gagnez-vous votre vie? Je gagne ma vie à travailler. Votre ami gagne-t-il sa vie à écrire? Il la gagne à dessiner et à écrire. Ces messieurs gagnent-ils leur vie à travailler? Ils la gagnent à ne rien faire, car ils sont trop paresseux pour travailler. A quoi votre ami a-t-il gagné cet argent? Il l'a gagné á travailler. A quoi gagniez-vous votre vie, lorsque vous étiez en Angleterre? Je la gagnais à écrire. Votre cousin gagnait-il sa vie à écrire? Il la gagnait à travailler. Avez-vous jamais vu une telle personne? Je n'en ai jamais vu une pareille. Avez-vous déjà vu notre église? Je ne l'ai pas encore vue. Où est-elle? Elle est hors de la ville. Si vous voulez la voir, j'irai avec vous pour vous la montrer. De quoi vivent les gens qui habitent le bord de la mer? Ils ne vivent que de poisson. Pourquoi ne voulez-vous plus aller à la chasse? Pourquoi ne mangez-vous pas? Parce que je n'ai pas bon appétit. Pourquoi votre frère mange-t-il tant? Parce qu'il a bon appétit.

109.—*Cent-neuvième.*

Oubliiez-vous quelque chose lorsque vous alliez à l'école? Nous oubliions souvent nos livres. Où les oubliiez-vous? Nous les oubliions à l'école. Oubliions nous quelque chose? Vous n'oubliiez rien. Votre mère priait-elle pour quelqu'un, lorsqu'elle allait à l'église? Elle priait pour ses enfants. Pour qui priions-nous? Vous priiez pour vos parents. Pour qui

vos parents priaient-ils? Il priaient pour leurs enfants. Lorsque vous receviez votre argent, qu'en faisiez vous? Nous l'employions à acheter de bons livres. Employiez-vous aussi le vôtre à acheter des livres? Non, nous l'employions à secourir les pauvres. Ne payiez-vous pas votre tailleur? Nous le payions. Payiez-vous toujours comptant, lorsque vous achetiez chez ce marchand? Nous payions toujours comptant, car nous n'achetons jamais à crédit. Votre sœur est-elle parvenue à raccommoder vos bas? Elle y est parvenue. Votre mère est-elle revenue de l'église? Elle n'en est pas encore revenue. Où votre tante est-elle allée? Elle est à l'église. Où vos cousines sont-elles allées? Elles sont allées au concert. N'en sont-elles pas encore revenues? Elles n'en sont pas encore revenues.

110.—*Cent-dixième.*

Qui est lá? C'est moi. Qui sont ces hommes? Ce sont des étrangers qui veulent vous parler. De quel pays sont-ils? Ce sont des Américains. Où est mon livre? Le voilà. Et ma plume? La voici. Où est mademoiselle votre sœur?. La voilà. Où sont nos cousins? Les voilà Où êtes-vous, Jean? Me voici. Pourquoi vos enfants demeurent-ils en Espagne? Ils veulent apprendre l'espagnol; voilà pourquoi ils demeurent en Espagne. Pourquoi êtes-vous assis près du feu? J'ai froid aux mains et aux pieds, voilà pourquoi je suis assis près du feu. Votre sœur a-t-elle froid aux mains? Non, mais elle a froid aux pieds. Votre tante, qu'a-t-elle? Le bras lui fait mal. Avez-vous quelque chose? La tête me fait mal. Cette femme, qu'a-t-elle? La langue lui fait beaucoup de mal. Pourquoi ne mangez-vous pas? Je ne mangerai pas avant d'avoir bon appétit. Votre sœur a-t-elle bon appétit? Elle a très bon apetit: voilà pourquoi elle mange tant. Si vous avez lu les livres que je vous ai prêtés, pourquoi ne me les rendez-vous pas? Je compte les lire encore une fois; voilà pourquoi je ne vous les ai pas encore rendus, mais je vous les rendrai aussitôt que je les aurai lus pour la seconde fois. Pourquoi n'avez-vous pas apporté mes souliers? Ils n'étaient pas faits, c'est pourquoi je ne les ai pas apportés, mais je vous les apporte à présent, les voici. Pourquoi votre fille n'a-t-elle pas écrit ses thèmes?

Elle a été faire un tour de promenade avec sa compagne; voilà pourquoi elle ne les a pas écrits; mais elle promet de les écrire demain, si vous ne la grondez pas.

111.—*Cent-onzième.*

Auriez-vous de l'argent, si votre père était ici? J'en aurais, s'il était ici. Auriez-vous été content, si j'avais eu des livres? J'aurais été très content si vous en aviez eu. Auriez-vous loué mon petit frère, s'il avait été sage? S'il avait été sage, je l'aurais certainement loué. Ma sœur aurait-elle été louée, si elle n'avait pas été habile? Elle n'aurait certainement pas été louée, si elle n'avait pas été habile et bonne. Me donneriez-vous quelque chose, si j'etais très-sage? Si vous étiez très sage, et si vous travailliez bien, je vous donnerais un beau livre. Auriez-vous écrit à votre sœur, si j'avais été à Paris? Je lui aurais écrit et je lui aurais envoyé quelque chose de beau, si vous y aviez été. Parleriez-vous si je vous écoutais? Je parlerais si vous m'écoutiez, et si vous me répondiez. Auriez-vous parlé à ma mère si vous l'aviez vue? Je lui aurais parlé, et je l'aurais priée de vous envoyer une belle montre en or, si je l'avais vue.

112.—*Cent-douzième.*

Un officier français étant arrivé à la cour de Vienne, l'impératrice Thérèse lui demanda, s'il croyait que la princesse de N., qu'il avait vue la veille était rèellement la plus belle femme du monde, comme on le disait. "Madame, répliqua l'officier, je le croyais hier." Cicéron voyant son beau-fils, qui était très-petit, venir avec une longue épée au côté, dit: Qui est-ce qui a attaché mon beau-fils à cette épée?

113.—*Cent-treizième.*

Que fites-vous, quand vous eûtes fini votre lettre? J'allai chez mon frère, qui me conduisit au théâtre, où j'eus le plaisir de trouver un de mes amis, que je n'avais pas vu depuis dix ans. Que fis-tu après t'être levé ce matin? Quand j'ens lu la lettre du comte polonais, je sortis pour voir le théâtre du Prince, que je n'avais pas encore vu. Votre pére que fit-il quand il eut

déjeûné? Il se rasa et sortit. Que fit votre ami après avoir diné? Il alla chez son cousin. Que firent vos enfants quand ils eurent déjeûné? Ils allèrent faire un tour de promenade avec leur cher précepteur. Où votre oncle alla-t-il après s'être chauffé? Il n'alla nulle part. Après s'être chauffé, il alla se coucher. A quelle heure se leva-t-il? Il se leva au lever du soleil. L'éveillâtes-vous? Je n'eus pas besoin de l'éveiller, car il s'était levé avant moi.

114.—*Cent-quatorzième.*

Pourquoi n'êtes-vous pas resté plus longtemps en Hollande? Parce que je n'avais pas assez d'argent pour y rester plus longtemps. Où avez-vous été depuis que je ne vous ai vu? J'ai été aux Etats-Unis. Un paysan ayant vu que les vieillards se servaient de lunettes pour lire, alla chez un opticien et en demanda una paire. Le paysan prit alors un livre, et l'ayant ouvert, il dit que les lunettes n'étaient pas bonnes. L'opticien lui en mit une autre paire des meilleures qu'il put trouver dans sa boutique, mais le paysan ne pouvant pas toujours lire, le marchand lui dit: "Mon ami, peut-être ne savez-vous pas lire du tout?—Si je savais lire, dit le paysan, je n'aurais pas besoin de vos lunettes.

Henri IV rencontrant un jour dans son palais un homme qui lui était inconnu, lui demanda à qui il appartenait. Je m'appartiens à moi même, répliqua cet homme.—"Mon ami, dit le roi, vous avez un sot maître."

115.—*Cent-quinzième.*

Ayez patience, mon cher ami, et ne soyez pas triste, car la tristesse ne change rien, et l'impatience empire le mal. N'ayez pas peur de vos créanciers, soyez sûr qu'ils ne vous feront pas de mal. Ils attendront, si vous ne pouvez pas encore les payer. Quand me paierez-vous ce que vous me devez? Aussitôt que j'aurai de l'argent, je paierai tout ce que vous avez avancé pour moi. Je ne l'ai pas oublié, car j'y pense tous les jours. Je suis votre débiteur et je ne le nierai jamais. Quel bel encrier vous avez là! prêtez-le moi, je vous prie. Que voulez-vous en faire? Je veux le montrer à ma sœur. Prenez-le, mais ayez en soin, et ne le cassez pas. Ne craignez rien. Que désirez-vous de mon frère? Je

veux lui emprunter de l'argent. Empruntez-en à un autre. S'il ne veut pas m'en prêter, j'en emprunterai à un autre. Vous ferez bien. Ne souhaitez pas ce que vous ne pouvez pas avoir, mais contentez-vous de ce que la providence vous a donné, et considérez qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont pas ce que vous avez. La vie étant courte, tâchons de nous la rendre aussi agréable qu'il est possible, mais considérons aussi que l'abus des plaisirs la rend amère. Avez-vous fait vos thèmes? Je n'ai pas pu les faire, parce que mon frère n'était pas à la maison. Il ne faut pas faire faire vos thèmes par votre frère, mais il faut les faire vous-même. Que faites-vous là? Je lis le livre que vous m'avez prêté. Vous avez tort de le lire toujours. Que dois-je faire? Dessinez ce paysage, et quand vous l'aurez dessiné, vous déclinerez des substantifs avec des adjectifs.

116.—*Cent-seizième.*

Y a-t-il longtemps que vous apprenez le français? Non monsieur, je ne l'apprends que depuis six mois? Est-il possible! vous parlez assez bien pour si peu de temps. Vous plaisantez; je n'en sais pas encore beaucoup. En vérité, vous parlez déjà bien. Je crois que vous me flattez un peu. Pas du tout, vous parlez comme il faut. Pour parler bien, il faut en savoir plus que je n'en sais. Vous en savez assez pour vous faire comprendre. Je fais encore beaucoup de fautes. Cela ne fait rien, il ne faut pas être timide; d'ailleurs vous n'avez pas fait de faute dans tout ce que vous venez de dire. Je suis encore timide, par ce que j'ai peur qu'on ne se moque de moi. Il faudrait être bien impoli pour se moquer de vous. Qui serait assez impoli pour se moquer de vous? Ne savez-vous pas le proverbe? Quel proverbe? Celui qui veut bien parler, doit commencer par mal parler. Comprenez-vous tout ce que je vous dis? Je l'entends et le comprends fort bien; mais je ne peux pas encore bien m'exprimer en français, parce que je n'ai pas l'habitude de le parler. Cela viendra avec le temps. Je le souhaite de tout mon cœur.

Voyez-vous quelquefois mon frère? Je le vois quelquefois. Quand je le rencontrai l'autre jour, il se plaignit de vous. "S'il s'était mieux comporté et s'il avait été plus économe, disait-il, il n'aurait pas de dettes, et je n'aurais pas été fâché contre lui."

Je le priai d'avoir pitié de vous, en lui disant que vous n'aviez pas même assez d'argent pour acheter du pain." Dites-lui, quand vous le verrez, me répliqua-t-il, que malgré sa conduite envers moi, je lui pardonne. Dites-lui aussi, continua-t-il, qu'on ne se moque pas de ceux à qui l'on a des obligations. Ayez la bonté de faire cela et je vous serai fort obligé," ajouta-t-il en s'éloignant.

117.—*Cent-dix-septième.*

Voulez-vous me raconter quelque chose? Que voulez-vous que je vous raconte? Une petite anecdote, si vous voulez. Un petit garçon demandait un jour à table de la viande; son père lui dit qu'il n'était pas poli d'en demander, et qu'il devait attendre qu'on lui en donnât. Le pauvre petit garçon voyant que tout le monde mangeait et qu'on ne lui donnait rien, dit à son père: "Mon cher père, donnez moi, s'il vous plait, un peu de sel." Qu'en veux-tu faire? demanda le père. C'est pour le manger avec la viande que vous me donnerez," répliqua l'enfant. Tout le monde admira l'esprit du petit garçon, et son pêre s'apercevant qu'il n'avait rien, lui donna de la viande, sans qu'il en demandât.

Voulez-vous que je vous raconte une autre anecdote? Vous m'obligerez beaucoup. Un homme faisant des emplettes chez un marchand, lui disait: "Vous me surfaites trop; vous ne devriez pas me vendre aussi cher qu'à un autre, puisque je suis des amis de la maison." Le marchand répliqua: "Monsieur, il faut que nous gagnions quelque chose avec nos amis, car nos ennemis ne viendront jamais chez nous.

118.—*Cent-dix-huitième.*

Un jeune prince, âgé de sept ans, était admiré de tout le monde, à cause de son esprit. Se trouvant un jour en société d'un vieil officier, celui-ci fit observer en parlant du jeune prince que, quand les enfants ont tant d'esprit dans les premières années, ils en ont ordinairement fort peu quand ils sont avancés en âge. "En ce cas, dit le jeune prince, qui l'avait entendu, il faut que vous ayez eu infiniment d'esprit dans votre enfance."

119.—*Cent-dix-neuvième.*

Vous ne serez jamais respecté, à moins que vous n'abandonniez la mauvaise compagnie que vous fréquentez. Vous ne pourrez finir votre travail ce soir, à moins que je ne vous aide. Je vous expliquerai les difficultés, afin que vous ne vous découragiez pas dans votre entreprise. Supposé que vous perdiez vos amis, que deviendriez-vous? En cas que vous ayez besoin de mon assistance, appelez-moi, je vous aiderai. Un homme sage et prudent vit avec économie quand il est jeune, afin de jouir du fruit de son travail, quand il sera vieux. Portez cet argent à M. N., afin qu'il puisse payer ses dettes. Voulez-vous me prêter cet argent? Je ne vous le prêterai pas, à moins que vous ne me promettiez de me le rendre le plus tôt que vous pourrez. Le général est-il arrivé? Il arriva hier matin au camp, las et harassé, mais très à propos; il donna de suite ses ordres pour engager l'action, quoiqu'il n'eût pas encore toutes ses troupes. Mesdemoiselles vos sœurs sont-elles heureuses? Elles ne le sont pas, quoiqu'elles soient riches, parce qu'elles ne sont pas contentes. Bien qu'elles aient bonne mémoire, cela ne suffit pas pour apprendre quelque langue que ce soit; il faut qu'elles exercent leur jugement. Voulez-vous me prêter votre violon? Je vous le prêterai, pourvu que vous me le rendiez ce soir. Votre mère viendra-t-elle me voir? Elle viendra, pourvu que vous promettiez de la mener au concert. Je ne cesserai de l'importuner, jusqu'à ce qu'elle m'ait pardonné. Donnez-moi ce canif? Je vous le donnerrai, pourvu que vous n'en fassiez pas mauvais usage. Irez-vous à Londres? J'irai, pourvu que vous m'accompagniez: et j'écrirai à votre frère, en cas qu'il n'ait pas reçu ma lettre.

120.—*Cent-vingtième.*

Où étiez-vous pendant l'affaire? J'étais au lit à faire panser mes blessures. Plût à Dieu que j'y eusse été! J'aurais voulu vaincre ou périr. On évita la bataille, de peur que nous ne fussions pris, leurs forces étant supérieures aux nôtres. A Dieu ne plaise que je blâme votre conduite; mais vos affaires ne seront jamais faites comme il faut, à moins que vous ne les fassiez vous même. Partirez-vous bientôt?

Je ne partirai pas, que je n'aie diné. Pourquoi m'avez-vous dit que mon père était arrivé, quoique vous sussiez le contraire? Vous êtes si prompt que, pour peu qu'on vous contrarie, vous vous emportez en un instant. Si votre père n'arrive pas aujourd'hui, et que vous ayez besoin d'argent, je vous en prêterai. Je vous suis fort obligé. Avez-vous fait votre devoir? Pas tout-à-fait, si j'avais eu le temps, et que je n'eusse pas été si inquiet de l'arrivée de mon père, je l'aurais fait. Si vous étudiez et que vous soyez attentif, je vous assure que vous apprendrez la langue française en très peu de temps.

121.—*Cent-vingt-et-unième.*

Il faut que vous ayez patience, quoique vous n'en ayez pas envie; car il faut que j'attende aussi jusqu'à ce que je reçoive mon argent. En cas que je le reçoive aujourd'hui, je vous paierai tout ce que je vous dois. Ne croyez pas que je l'aie oublié, car j'y pense tous les jours. Ou croyez-vous peut-être que je l'aie déjà reçu? Je ne crois pas que vous l'ayez déjà reçu; mais je crains que vos autres créanciers ne l'aient déjà reçu. Vous voudriez avoir plus de temps pour étudier et vos frères voudraient n'avoir pas besoin d'apprendre. Plût à Dieu que vous eussiez ce que je vous souhaite, et que j'eusse ce que je désire. Quoique nous n'ayons pas eu ce que nous souhaitons, nous avons presque toujours été contents, et messieurs B. ont presque toujours été mécontents, quoiqu'ils aient eu tout ce dont un homme raisonnable peut se contenter. Ne croyez pas, madame, que j'aie eu votre éventail. Qui vous dit que je le crois? Mon beau frère voudrait ne pas avoir eu ce qu'il a eu. Pourquoi? Il a toujours eu beaucoup de créanciers et point d'argent. Je désire que vous me parliez toujours français et il faut que vous m'obéissiez si vous voulez l'apprendre et que vous ne vouliez pas perdre votre temps inutilement. Je voudrais que vous fussiez plus attentif quand je vous parle. Si je n'étais pas votre ami, et que vous ne fussiez pas le mien, je ne vous parlerais pas ainsi. Méfiez-vous de M. N., car il vous flatte. Pensez-vous qu'un flatteur puisse être un ami? Vous ne le connaissez pas aussi bien que moi, bien que vous le voyiez tous les jours. Ne croyez pas que je sois fâché contre lui parce que son père m'a offensé. ¡Oh! le voilà qui

vient; vous pouvez tout lui dire vous-même. Quelles que soient vos intentions, vous auriez dû agir différemment. Quelques raisons que vous alléguiez, elles n'excuseront pas votre action, blâmable en elle-même. Quelque chose qui vous arrive dans ce monde, ne murmurez jamais contre la Divine Providence, car quelque chose qu'on souffre, on le mérite. Quelque chose que je fasse, vous n'êtes jamais content.

122.—*Cent-vingt-deuxième.*

Un homme avait deux fils: l'un aimait à dormir la grasse matinée, et l'autre était très laborieux, et se levait toujours de très bonne heure. Celui-ci étant un jour sorti de grand matin trouva une bourse remplie d'argent. Il courut à son frère faire part de sa bonne fortune, et lui dit: "Voyez-vous, Louis, ce qu'on gagne à se lever de bonne heure. Ma foi! répondit son frère, si celui à qui elle appartient ne s'était pas levé de meilleure heure que moi, il ne l'aurait pas perdue."

On demandait à un jeune fainéant, ce qui le faisait rester au lit si longtemps. "Je suis occupé, dit-il, à tenir conseil tous les matins. Le travail me conseille de me lever, la paresse de rester couché. J'écoute ce qu'on dit des deux parts; et à peine la cause est-elle entendue, que le diner est prêt."

On raconte un beau trait d'une grande dame: interrogée où était son époux, qui s'était caché, pour avoir trempé dans une conspiration, elle répondit courageusement, qu'elle l'avait caché. Cet aveu l'ayant amenée devant le roi, ce prince lui dit qu'elle ne pouvait échapper á la torture, qu'en découvrant la retraite de son époux. "Et cela suffira-t-il? dit la dame. —Oui, dit le roi, je vous en donne ma parole.—Eh bien, dit-elle, je l'ai caché dans mon cœur où vous le trouverez." Cette réponse admirable charma ses ennemis.

123.—*Cent-vingt-troisième.*

Cornélie, l'illustre mère des Gracques, après la mort de son époux qui lui laissa douze enfants, se voua au soin de sa famille avec une sagesse et une prudence qui lui acquirent l'estime universelle. Trois seulement d'entre les douze parvinrent à l'âge mûr: une fille, Sempronie, qu'elle maria au second Scipion l'Africain et deux fils, Tibérius et Caïus, qu'elle éleva

avec un soin particulier; et bien qu'on sût généralement qu'ils étaient nés avec les plus heureuses dispositions, on jugeait qu'ils étaient encore plus redevables à l'éducation qu'à la nature. La réponse qu'elle fit à une dame de Campanie, à leur sujet, est très-fameuse, et renferme de grandes instructions pour les dames et pour les mères.

Cette dame, qui était très riche, et passionnée pour le faste et l'éclat, avait étalé ses diamants, ses perles et ses joyaux les plus précieux, et elle engageait sérieusement Cornélie à lui faire voir aussi ses joyaux. Cornélie changea adroitement la conversation, pour attendre le retour de ses fils qui étaient allés aux écoles publiques. Comme ils rentraient et arrivaient dans l'appartement de leur mère, elle dit à la dame de Campanie, en les lui montrant: "Voici mes joyaux et la seule parure que je prise." Et une telle parure, qui est la force et le soutien de la société, ajoute un plus grand lustre à la beauté que tous les joyaux de l'Orient.

Rafael Dávila

FIN DE LA CLAVE.

EXERCICES
DE LECTURE ET DE TRADUCTION.

Funestes effets des mauvaises compagnies sur la jeunesse.

HISTOIRE DE JACQUOT.

Un enfant nommé Jacquot, avait eu le malheur de perdre son père. Il avait alors environ quatorze ans. Si son père eût vécu, il l'aurait empêché de fréquenter la mauvaise compagnie; mais sa mère ne pouvait pas aussi bien le surveiller.

Elle lui avait expressément défendu d'aller dans une auberge qui se trouvait à l'extrémité du village. Elle avait bien raison de le lui défendre, car il y avait dans cette auberge des enfants méchants et des domestiques vicieux.

Un jour, Jacquot, oubliant les défenses de sa mère, s'approcha de cette auberge. En regardant dans la cour, il vit un postillon et un garçon d'écurie, tous deux un peu plus âgés que lui, qui jouaient avec de sous à croix ou pile. *(á cruz ó cara).*

Il entendit le garçon d'écurie qui disait en jouant: "Je n'avais qu'un sou en commençant et maintenant j'en ai huit." Et il faisait sonner sa monnaie dans la poche de sa veste.